Zeitschrift: Cahiers d'archéologie romande
Herausgeber: Bibliothèque Historique Vaudoise
Band: 20 (1980)

Artikel: La Péniche : un atelier de céramique à Lousonna : 1er s. apr. J.-C.
Autor: Laufer, André
Kapitel: Vues générales et conclusions
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-835396

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Vues générales et conclusions

Arrivés au terme de la partie descriptive, il nous reste à propos de notre atelier à poser un certain nombre de questions que le lecteur s'est probablement posées à lui-même, et à tâcher d'y apporter quelques réponses. Ces questions sont relatives à la dimension de l'entreprise, à la période et à la durée de son activité, à l'éventail de sa production, à l'origine probable des potiers, à l'intérêt enfin et à l'originalité de l'atelier.

Cependant il nous paraît juste et utile, auparavant, d'indiquer très sommairement les conclusions qui se dégagent de l'ouvrage que W. Drack a consacré aux potiers helvètes, ouvrage auquel nous avons continuellement fait référence et qui constitue la base indispensable à toute étude sur le sujet en question. Même si le livre n'est plus tout récent, puisqu'il date de 1945, il reste extrêmement précieux grâce à la précision de ses descriptions, à la rigueur de sa démarche et à son honnêteté intellectuelle.

Quelques données fournies par le livre de W. Drack

1. On recense le nom de 54 potiers, sans compter une trentaine d'estampilles peu lisibles ou totalement illisibles, ce qui porte à 90 le nombre total des potiers helvètes de *T.S.* (p. 48).
2. Ces potiers ont «imité» d'abord la *T.S.* italique, puis la *T.S.* gauloise (pp. 53-7).
3. Leur activité s'étend à travers tout le 1er siècle de notre ère (pp. 33-45; 158). Cependant *Vepotalus* (p. 118) apparaît un peu plus tôt: vers 20 avant J.-C.[13]
4. L'apogée de cette production se situe sous le règne de Tibère. Parmi les 54 potiers cités plus haut, on en compte 40 en activité sous Tibère, 14 sous Néron et 10 à la fin du siècle (p. 158).
5. La majorité de ces potiers, 33 sur 54, ne nous sont connus que par une ou deux estampilles (pp. 103-122).
6. Six potiers seulement nous ont laissé un nombre d'estampilles supérieur à 15 (pp. 103-122).
7. Un seul nom, *Villo,* apparaît sur un nombre considérable d'estampilles (135)[14] et de poinçons (39). Il s'agit d'une grande entreprise (pp. 118-122).
8. Ces potiers ont généralement une durée d'activité qui n'excède pas deux ou trois décennies, période qui semble correspondre à la durée professionnelle d'un individu. Le nom de *Villo,* qui apparaît sur des estampilles pendant plus de 70 ans, fait donc exception (pp. 118-122; 158).
9. Les lieux de production des imitations de *T.S.* se concentrent en Suisse alémanique. La quantité recueillie à Vindonissa représente à elle seule les 85,5 % de l'ensemble de la production sur sol helvète (p. 21).
10. Cette production se répartit en une proportion de 58 % de *T.S.* proprement dite et 16 % de *T.N.*, le reste étant constitué par des «techniques» qui ne sont pas représentées à la Péniche (p. 29).
11. La production de *T.S.* proprement dite apparaît dès le début, tandis que celle de la *T.N.* apparaît vers l'an 35, et devient à la mode dès l'an 40 environ (p. 44).
12. Une localisation précise des ateliers est impossible du fait qu'aucun atelier, qu'aucun four n'a été retrouvé par les archéologues (pp. 45-6).
13. Une localisation probable seule peut être appliquée: elle se fonde sur la fréquence des estampilles à tel ou tel endroit (pp. 45-6).
14. Il ne faut pas exclure l'hypothèse que certains potiers aient changé de lieu d'activité, ou encore qu'ils aient ouvert une filiale en un autre lieu. Cette idée semble s'imposer en ce qui concerne *Villo* (pp. 46; 121-2).
15. Certains potiers échappent à toute tentative de localisation, leurs témoignages se trouvant répartis en divers lieux sans que l'un de ces lieux soit privilégié. C'est le cas notamment pour *Pindarus* (p. 112).[15]
16. Pour la datation, divers critères doivent entrer en ligne de compte: le contexte stratigraphique, la forme, l'estampille, la «technique», enfin, qui se subdivise en un certain nombre de catégories (pp. 33-45).
17. Le statut professionnel qui existe entre ces potiers n'est pas connu. Certains ont-ils été associés? Certains ont-ils été au service d'une entreprie de plus grande envergure? On ne peut faire que des hypothèses. C'est ainsi qu'on peut imaginer que certains potiers ont travaillé sous la dépendance de *Villo*, ou en association avec *Villo* (pp. 52-3).
18. Quant au statut juridique de ces potiers dans la communauté du peuple helvète, on ne peut rien affirmer non plus. On peut toutefois présumer que ces artisans étaient de condition libre. Pour ceux qui portaient le double ou le triple nom, il n'est pas dit qu'ils aient été des citoyens romains (pp. 51-3).

Ces données fournies par Drack peuvent servir de base fructeuse à une réflexion sur la Péniche. Nous n'avons pas, quant à nous, la compétence nécessaire pour engager une discussion sur chacun des points énumérés ci-dessus. Nous nous contenterons de faire deux remarques générales:

1. Le terme d'«imitation» semble correspondre, chez l'auteur, à un phénomène spécifique qui intéresse certains lieux et certains moments. On ne savait pas, en 1945, qu'une partie de la *T.S.* italique trouvée sur sol helvète provenait des ateliers lyonnais. Aujourd'hui, on aura davantage tendance à penser que toute activité artisanale «imite» toujours d'une certaine façon.

Les potiers de la Péniche ont exécuté des pièces plus proches des produits de la Gaule du Sud que ne l'avait fait aucun des potiers helvètes connus jusqu'alors. Va-t-on leur retirer l'étiquette d'«imitateurs» parce qu'ils ont mieux «imité» que les autres. D'autre part, si l'atelier de la Péniche avait été découvert sur sol gaulois, personne n'aurait l'idée d'employer le terme d'«imitation»!

2. Le terme de «technique» auquel l'auteur se réfère constamment peut facilement créer des malentendus, vu qu'il recouvre de nombreuses composantes: qualité et traitement des argiles, tournage des vases, préparation des engobes, structure des fours, nature du combustible, enfournement, conduite du feu, etc. Est-il dès lors possible de déterminer une «technique» par le seul examen visuel de l'objet?

Nous admettons qu'une évolution s'est produite à travers tout le 1er siècle de notre ère parmi les potiers helvètes, que cette évolution s'est développée d'une manière plus ou moins simultanée, et que par conséquent l'examen de la «technique» peut servir de base à des critères de datation. Mais tant que nous ignorons les causes de cette évolution, nous pensons qu'une datation qui se fonde sur l'aspect visuel de l'objet reste assez aléatoire. Le matériel de la Péniche, très inégal dans sa qualité, selon qu'on passe d'une forme de production à une autre, pourrait nous rendre plus circonspect dans nos critères de datation fondés sur la «technique». Et c'est pourquoi nous saluons avec intérêt et satisfaction les analyses des composants chimiques des pâtes et des engobes, entreprises par M. Maggetti, à l'instar de ce qui a déjà été entrepris pour d'autres centres de production, notamment la région lyonnaise.

Publications récentes

Depuis la parution de l'ouvrage de W. Drack, de nombreuses découvertes se sont faites et plusieurs publications ont vu le jour. Les dernières en dates sont l'article d'E. Ettlinger et Ernst Müller sur *Vepotalus* (Festschrift Walter Drack, Stäfa (ZH), 1977, (p. 95 sqq.); l'article d'E. Ettlinger et Katrin Roth-Rubi sur *Helvetische Reliefsigillaten und die Rolle der Werkstatt Bern-Enge* (Acta Bernensia VIII, Berne, 1979, Teil 3), et enfin l'article d'Yvonne Tissot sur *Les Estampilles sur les imitations précoces de sigillée du Forum Claudii Vallensium* («Annales valaisannes», 1979, pp. 75-98).

Un des intérêts qui se dégagent de ces articles est la localisation de quelques potiers dans l'Helvétie occidentale. Drack avait déjà parlé dans ce sens à propos de *Villo* (p. 46), E. Ettlinger le fait à propos de *Vepotalus*, qu'elle situe à Lousonna (op. cit., p. 95); elle le fait encore à propos de *Masuetus, Pindarus* et *Sabinus* (die Werkstatt Bern-Enge, p. 88). Enfin Y. Tissot suggère la présence à Octodurus-Martigny de l'atelier du potier *Florus* (op. cit., p. 79).

Dimension de l'exploitation

Il était nécessaire de situer, même de façon sommaire, le cadre dans lequel s'inscrit la découverte de la Péniche, à savoir un milieu artisanal assez bien délimité dans le temps et l'espace.

Tâchons maintenant de décrire l'atelier lui-même, en nous fondant sur les documents exhumés du sol.

L'espace occupé par notre atelier est difficile à délimiter sur le terrain. Quand la fouille fut entreprise, le sol avait été non seulement décapé jusqu'à une profondeur correspondant à un niveau archéologique contemporain du début des Flaviens, mais il avait été traversé en profondeur par plusieurs tranchées du service des eaux et de l'électricité. Il semble néanmoins que cette superficie était réduite. Nous avons identifié à moins de 100 m de là deux autres ateliers, un peu plus anciens il est vrai, et qui ne sont pas encore publiés. Eux aussi semblent avoir été de dimensions modestes.

Rappelons que la Péniche n'a permis la découverte d'aucun mur, d'aucun four en place. Seuls ont été retrouvés les éléments démolis de 2 fours, dont l'un au fond du dépotoir, formé de blocs de pierre.

Si nous cherchons à nous représenter combien de personnes étaient attachées à cet atelier, nous pouvons d'abord relever pour la première période d'exploitation trois noms, livrés par les estampilles, et pour la deuxième période trois noms également. Cela ne signifie évidemment pas que le personnel se soit limité à ces effectifs. On peut imaginer par exemple que, parmi la main-d'œuvre, figuraient également des femmes. Quoi qu'il en soit, l'ensemble des artisans de la Péniche formait une équipe restreinte. On remarquera que les supports de cuisson ne portent pas, comme c'est le cas dans les grands ateliers, des lettres ou des signes indiquant la présence de plusieurs usagers.

Une autre manière d'apprécier les dimensions de l'entreprise consisterait à évaluer le volume de production. Mais comment nous y prendre? Nous avons déjà fait la remarque plus haut (p. 13) que le matériel recueilli dans le dépotoir et ses alentours ne constitue pas une base pour une approche quantitative de production. En effet, on peut admettre, par exemple, qu'une fournée bien réussie et qui s'est bien vendue ne laisse aucune trace sur le lieu même de sa fabrication.

L'étude de la diffusion nous apporterait-elle des renseignements plus significatifs?

Il convient ici d'envisager deux sphères de diffusion: le marché local de Lousonna proprement dite, et un marché plus éloigné.

En ce qui concerne Lousonna même, on y rencontre effectivement des objets provenant de notre atelier. Ils sont peu nombreux, bien que facilement reconnaissables, du moins en ce qui touche la *T.S.* Certains avaient été découverts bien avant l'Exposition nationale. On les avait considérés soit comme de la *T.S.* italique, soit comme de la *T.S.* gauloise. On avait noté les noms de *Iucundus,* de *Iuvenis* et de *Pindarus.* Personne n'avait soupçonné un atelier local.

Quant à la diffusion «extra muros», nous n'en possédons presque aucun témoignage. Les seuls documents connus à ce jour sont:

à *Jouxtens* près Lausanne: 1 tasse Ritt. 9 signée IVEN (cf. supra p. 24);

à *Avenches*: 2 mortiers signés M·AŦI·(M) (Cf. Guisan, pp. 52 et 107);

à *Avenches*: quelques bords barbotinés de la forme «Péniche 3» (non publiés).

Et c'est tout. Nous ne pensons pas que les estampilles de Pindarus découvertes à Berne-Enge (Ettlinger-Roth, pp. 85-9) et celles du même potier découvertes à Octodurus-Martigny (Tissot, pp. 83 et 92) aient été produites à Vidy.

Ainsi donc, par quelque angle qu'on l'envisage, notre atelier paraît avoir été petit.

Date et durée de l'exploitation

Nous distinguons deux «moments» dans la vie de notre atelier: celui qui nous est révélé par le dépotoir, avec les noms de *Iucundus*, de *Iuvenis* et de *Pindarus*, et celui qui est caractérisé par les noms de *L. Attius Iucundus*, de *Pindarus* et de M. *Attius M.*

Le premier «moment» nous est connu grâce à un nombre considérable d'objets, le second au travers d'un nombre minime de documents. Il est donc difficile de faire une comparaison. Voici pourtant ce qu'on peut observer. Au point de vue des formes, on voit se maintenir presque inchangés les Drag. 15 et 18, alors qu'apparaissent pour la première fois, dans l'atelier récent, les Drag. 35-6 et 42. Au point de vue de l'aspect, on note dans les objets de l'atelier récent une pâte plus sombre et un engobe plus brun. Enfin, toujours pour la même période, on constate le changement des estampilles et même de la forme des noms. Tout cela nous incite à penser qu'un certain nombre d'années s'est écoulé entre les deux «moments» de la Péniche.

Quelle date assigner à l'atelier ancien, et plus précisément au moment où a été rempli notre dépotoir? Les critères les plus sûrs sont les critères extérieurs à la production même de l'atelier. Ce sont avant tout les tessons de la *T.S.* ornée de la Gaule du Sud. Or, à une exception près dont nous avons déjà fait mention (p. 41), ces tessons appartiennent selon le professeur Paunier à la période Claude – Vespasien. Ils pourraient tous avoir été fabriqués avant la fin de Néron. Comme le contenu du dépotoir qui est redevable aux potiers du lieu présente les signes d'une production légèrement plus ancienne, nous serions tenté, quant à nous, de dater le dépotoir à l'époque de Néron plutôt qu'à celle de Vespasien.

Pour l'atelier récent, nous le situons sous les Flaviens, sans nous hasarder à une plus grande précision.

En ce qui concerne le remplissage du dépotoir, et spécialement les circonstances qui l'ont provoqué, qu'on nous permette ici une interprétation personnelle. Nous croyons que ce remplissage s'est fait au lendemain d'un malheur: la mort d'un four précieux. Ce four avait été construit probablement par des gens qui, venant d'ailleurs, ignoraient les propriétés et les défauts de la molasse. Construire un four où chaque bloc de pierre était scié pour s'adapter au bloc voisin représente un investissement de temps et d'argent, mais aussi un exploit technique. Grenier (*Manuel d'archéologie* VI, 2e partie, Paris 1934, p. 948) insiste sur le fait que «les Gaulois ignoraient la construction en pierre appareillée». Nous pensons que c'est grâce aux performances de ce four qu'ont pu être exécutés à la Péniche des vases aussi remarquables. Malheureusement le four s'est «cuit» peu à peu. La pierre est devenue sable et le sable a fondu. C'est ce que démontrent les blocs que nous avons découverts au fond du dépotoir. Inutile dès lors de reconstruire un four avec le même matériau. Ce serait s'exposer une nouvelle fois au même malheur. La preuve, c'est que les éléments du four correspondant à l'atelier récent n'empruntent plus rien à la molasse.

L'éventail de la production

Notre partie descriptive a fait apparaître la richesse des formes de sigillée qui se fabriquaient à la Péniche, mais aussi la variété des autres formes de céramique.

A l'intérieur de la *T.S.*, nous relèverons 3 points:

1. Ainsi que cela apparaît sur notre tableau de la page 15, on rencontre à la Péniche des formes de la Gaule du Sud qu'aucun des potiers helvètes n'avait fabriquées.
2. Quatre formes originales apparaissent à la Péniche. Leur appartenance à la *T.S.* ne tient pas seulement à leur technique mais encore à leur style. Pour chacune de ces 4 formes, on ne peut s'empêcher de chercher des modèles dans le monde méditerranéen, recherche qui, jusqu'à ce jour, est restée vaine.
3. Bien que proches des potiers de la Gaule du Sud, ceux de la Péniche ont néanmoins fabriqué en *T.N.* un certain nombre des formes de la *T.S.*, à l'instar des potiers helvètes.

Dans la production non sigillée de la Péniche, nous avons l'impression que toutes les formes correspondaient à des modèles existant ailleurs, qu'il s'agisse de lampes, de gobelets, de mortiers, de cruches ou de formes de la Tène.

Des exemplaires de céramique importée figurent dans notre inventaire, appartenant à divers secteurs de production. Nous avons déjà montré que ces objets appartenaient probablement à l'atelier comme modèles ou comme références. Cette observation corrobore l'impression que nous avons, à savoir que nos potiers ne sont pas des fantaisistes, mais des gens de métier qui montraient leur maîtrise en se tenant le plus près possible de leurs modèles.

Origine des potiers

La question se pose dès lors de savoir si nous avons affaire à des Helvètes qui ont appris à façonner des vases dans la tradition méditerranéenne, ou si, au contraire, c'est l'inverse. Pour nous, il ne fait aucun doute que c'est l'inverse qui est la réalité. Nos potiers sont d'abord des méridionaux, maîtres de la sigillée, et secondairement des potiers helvètes. Il est frappant à cet égard de constater que leurs ouvrages en *T.N.* sont loin d'égaler ceux de leurs confrères helvètes, alors que leur *T.S.* est d'une qualité nettement supérieure à la production présentée par Drack.

Le cas de *Pindarus*

Pindarus est le seul des potiers de la Péniche dont le nom et l'activité aient été connus avant notre fouille. Les débuts de ce potier remontent selon Drack au règne de Tibère. On voit par conséquent que sa présence à Lousonna ne peut être envisagée que dans une fin de carrière. Comme nous l'avons montré plus haut, la localisation de son premier ou de ses premiers ateliers sur territoire helvète était, aux yeux de Drack, chose impossible. Depuis lors il semble que nous pouvons préciser un peu sa carrière dans la géographie et dans le temps.

A la suite des découvertes de Berne-Enge (8 estampilles), de la Péniche (11 estampilles sur *T.S.*) et de Martigny (3 estampilles), E. Ettlinger imagine ceci: *Pindarus,* avec les potiers *Masuetus* et *Sabinus,* aurait travaillé d'abord dans la région de Vindonissa, mais les événements militaires violents dont l'Helvétie fut le théâtre en 69 et en 70 contraignirent ces potiers à trouver de nouveaux lieux d'établissement et d'activité dans l'ouest du territoire helvète. Il n'est pas impossible que, avant de se fixer dans la région lémanique, ces potiers aient fait escale à Berne-Enge (Berne-Enge, p. 88).

Ce n'est donc pas sans intérêt que nous pouvons imaginer *Pindarus,* si ce schéma est correct, arrivant à Lousonna et s'associant à un atelier que nous serions tenté d'appeler un atelier «de pointe». Cependant c'est dans le dépotoir déjà que nous trouvons l'un des mortiers porteurs de l'estampille OF.PINDAR. *Pindarus* faisait-il réellement partie du premier atelier? Le peu d'objets signés par lui laissent la réponse en suspens. En tout cas les 3 estampilles «in planta pedis» ne proviennent pas du dépotoir, et ce qu'en dit E. Ettlinger ne fait pas de difficulté quant à la date (Berne-Enge, pp. 87-8).

Conclusion

L'intérêt de la Péniche, comme on a pu s'en persuader, est multiple.

Le fait même de la découverte d'un atelier de *T.S.* datant du 1er siècle après J.-C. est en soi remarquable, puisqu'on n'en connaissait aucun auparavant sur territoire helvète. Non moins remarquable nous apparaît la diversité de la production, en *T.S.* et en céramique non sigillée. Mais à nos yeux c'est la qualité de la *T.S.* qui fait l'originalité propre de la Péniche.

Une datation précise nous paraît impossible. Nous attribuons le dépotoir au règne de Néron, et l'atelier récent à la période flavienne.

Les potiers dont les noms nous sont parvenus semblent être de formation et probablement d'origine méditerranéennes, plutôt que celtiques. Leur affinité avec les potiers de la Graufesenque est étroite. Néanmoins certains caractères (pieds réduits à un simple bourrelet, emploi de la barbotine en fines ponctuations) pourraient être tributaires d'une autre origine que nous ne parvenons pas à deceler. Quoi qu'il en soit, ces potiers se distinguent nettement de ceux que nous connaissions grâce à l'ouvrage de Drack. A ce titre ils renouvellent les données qui permettent de comprendre l'histoire de la *T.S.* au cours du 1er siècle de notre ère. Leur destin semble être celui de toute une génération de potiers, à savoir le passage d'une activité artisanale fine et diversifiée à une production plus robuste, mais plus sommaire aussi et moins personnalisée, le passage de l'atelier à la manufacture. Autant l'identité propre de l'atelier ancien était marquée, autant les objets fabriqués par l'atelier récent nous apparaissent comme une copie conforme de ce qui se fabriquait en Gaule à la fin du 1er siècle.

Résumé

Découvert en 1965 à Lousonna (Vidy-Lausanne), sur la rive gauche du Flon, le dépotoir de la Péniche a permis d'identifier les restes d'un atelier de poterie du 1er siècle après J.-C. où se fabriquaient un large éventail de formes: *terre sigillée* (4 formes originales), *«terra nigra»*, gobelets, lampes, mortiers, cruches, formes de la Tène, peut-être aussi de la poterie commune.
Ce qui frappe, c'est la diversité des formes et la qualité.
Les estampilles révèlent les noms d'au moins 4 potiers, dont un seul, *Pindarus*, était connu avant la fouille. Ces potiers semblent avoir été des Méditérranéens plutôt que des Helvètes.
On peut distinguer deux «moments» dans l'activité de cet atelier: le premier se situe probablement sous Néron, le second sous les Flaviens.
L'atelier était de petite dimension: la diffusion en dehors du site de Lousonna est presque nulle. Quelques objets cependant ont été retrouvés à Avenches.

Remerciements

C'est d'abord à Mme Elisabeth Ettlinger que va me reconnaissance. Dès le début de mon travail, elle m'a prodigué ses conseils et ses encouragements, qui m'ont grandement soutenu dans une entreprise difficile. Elle a relu mon manuscrit et c'est à elle, enfin, que revient l'initiative d'avoir sollicité la collaboration d'un scientifique en la personne de M. Marino Maggetti. Je suis aussi très redevable à Daniel Paunier et à Gilbert Kaenel de leur aide amicale et experte à la fois. Ils ont bien voulu, entre autres, relire mon manuscrit et leurs remarques m'ont été précieuses.
Enfin mes remerciements vont à Sylvain Fehlmann et à Vreni Fischbacher, qui ont confectionné la mise en page, ainsi qu'à Marie-Lise Gerhard qui a corrigé les épreuves: deux tâches ingrates qu'ils ont menées avec un très grand soin.

Auteur des dessins: André Laufer
Auteur des photographies: Sylvain Fehlmann

Notes

[1] Pour l'étymologie du nom: «Pessenaz, loc. à Conthey et Pessonay ou Pessonayre, loc. à Chessel D. Aigle = poissine, poissonnière; vivier.» (Henri Jaccard *Essai de toponymie,* Slatkine, Genève, 1976). Autre interprétation: «Paisson, pesson, passon s.f.: Weide.» (Tobler-Lommatzsch: *Altfranzösisches Wörterbuch,* Wiesbaden, 1969). La deuxième hypothèse nous paraît la meilleure.

[2] La longueur du dépotoir ne peut être donnée correctement du fait que, dans son extrémité sud-ouest, avait été posée une conduite électrique. Cette conduite, protégée par des caissons de ciment de 30 cm de large, avait non seulement porté atteinte à la longueur du dépotoir, mais avait peut-être aussi remué un peu le sol avoisinant.

[3] Parmi les pièces de céramique fabriquées à la Péniche, nombreuses sont celles qui portent les marques d'une cuisson défectueuse, voire de réels accidents de cuisson (fig. 1). Nous décrirons ces ratés plus loin dans le chapitre intitulé: Argile, pâte et engobe (p. 14).

[4] Ce motif qui remplace, sur certains plats de *T.S.* ou de *T.N.*, la couronne ornementale guillochée, se rencontre déjà sur une assiette de *Vepotalus,* au musée romain de Vidy (M.R.V.62.SS.31). Il se trouve aussi, semble-t-il, sur un plat trouvé à Baden (Drack, pl. 5/7).

[5] Nous donnons ici 2 références: John W. Hayes: *Early Roman Wares from the House of Dionysos,* Paphos, in: RCRF 1977, pp. 96-108; et, plus près de l'Helvétie: *Römische Rotbemalte Ware der Wetterau,* Frankfurt a. M., 1978.

[6] Drack, cependant, considère que le *Pindarus* de Rheinzabern n'a aucune relation avec notre *Pindarus* (p. 113). Il ne dit pas pourquoi.

[7] E. Ettlinger nous signale une origine ibérique très probable pour ces gobelets (K. Greene, *Imported fine wares in Britain to A.D. 250: A guide to identification.* In: Early Fine Wares in Britain, BAR Brit. Series 57, 1978, 15, 15 sqq. et surtout: Françoise Mayet: *Les céramiques à parois fines dans la péninsule ibérique,* Paris 1975, où les no 439, 441 et 357-364 donnent respectivement les profils et les décors des no 1, 2 et 3 de notre fig. 29. En revanche, notre tasse à deux anses (fig. 29/4) ne connaît aucun correspondant dans ledit ouvrage).

[8] Pour le problème de la fabrication des lampes en Helvétie de l'Ouest, voir l'étude de A. Leibundgut: *Die römischen Lampen in der Schweiz.* Handbuch der Schweiz zur Römer- und Merowingerzeit. Bern 1977.

[9] Nous lisons OF PINDAR sans être absolument sûr du R final. A suposer qu'il existe, ce R serait ligaturé au A. Le relief des lettres est faible et usé. Si au contraire nous lisions OF PINDA, nous retrouverions la forme abrégée de l'estampille, «in planta pedis) que nous avons rencontrée sur *T.S.*

[10] Voir cependant chez Drack la coupe basse, reproduite à la page 98, qui se trouve au musée de Brugg. Son profil offre quelque parenté avec nos coupes de Vidy, mais elle n'appartient pas à la *T.S.* et n'était assurément pas dotée de l'ombilic.

[11] Voir notamment Sitterding, pl. 54/1-14).

[12] On peut lire une traduction française de ce texte dans *Eburodunum I,* du moins en ce qui concerne précisément la céramique commune (p. 181).

[13] Cette date sera ramenée à 10 avant J.-C. (E. Ettlinger et E. Müller, p. 98).

[14] A l'heure actuelle, ce nombre est de 173 (Yvonne Tissot, p. 85).

[15] La prise en considération de 8 estampilles de *Pindarus* à Berne-Enge (E. Ettlinger et K. Roth-Rubi, p. 86) ainsi que la découverte des estampilles de Pindarus à la Péniche modifient considérablement l'appréciation de ce problème, ainsi que nous le verrons à la fin de notre étude (p. 64).